

OBJECTIONS

A U X

SOCIÉTÉS SECRETES.

Par le C. D. WINDISCH-GRÆTZ.



LONDRES MDCCLXXXVIII. Mars.



AVERTISSEMENT.

JE cite plusieurs fois dans cet Ecrit, un Ouvrage, que j'ai publié en Allemand à Nuremberg l'année passée dans cette saison sous le titre : *Betrachtungen über verschiedene Gegenstände worüber man heüt sehr viel Schreibt*, dont la lecture feroit utile à ceux qui savent l'Allemand, pour mieux saisir la liaison de mes principes.

Dans le dernier Chapitre de cet Ouvrage je me suis engagé à résoudre, d'une manière évidente, le problème suivant.

„ Quel est, en supposant que toutes nos idées nous viennent par les sens, la cause de nos plaisirs & de nos peines internes ? D'où

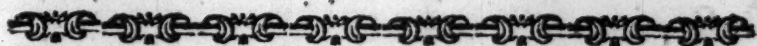
AVERTISSEMENT.

„ vient, quoique toutes nos idées
„ nous viennent immédiatement par
„ les sens, que les plaisirs & les pei-
„ nes de l'ame ont plus de pouvoir
„ sur nous, que les plaisirs & les pei-
„ nes physiques ? D'où vient qu'il
„ faut chercher le bonheur de cha-
„ que homme, non dans ses sens,
„ mais dans son ame ? „

En m'engageant à résoudre ce problème, j'ai promis en même temps une Médaille de cinquante Ducats, à celui qui le résoudroit d'une manière qui me paroîtroit évidente.

J'ai annoncé dans les feuilles publiques, il y a quelque temps, pour-quoi ma solution n'a point encore paru, & annoncerai incessamment quand elle paroîtra.

21 JU 58



OBJECTIONS

A U X

SOCIÉTÉS SECRÈTES.



JE parle dans cet Ecrit, de toutes les Sociétés Secretes, qui se forment, ou pourroient se former dans le Monde, sous prétexte, ou dans la vue sincère, de rendre les Hommes plus heureux qu'ils ne sont, dès qu'elles ne se bornent pas uniquement à faire des recherches pour éclairer les Hommes; c'est-à-dire, du moment que les Membres de ces Sociétés ne se bornent pas à être Ecrivains, mais qu'ils se permettent d'être Acteurs eux-mêmes.

Je ne dis pas avec assurance, que toutes ces Sociétés Secretes, soient nuisibles; quoiqu'on pourroit toujours leur demander, de quel droit elles agissent; car pour se permettre une telle assertion, il faudroit avoir toutes les combinaisons de Sociétés Secretes possibles présentes à son esprit; mais je les regarde toutes, dans le fond de mon cœur, sinon comme nuisibles dans le fait, du moins comme fort dangereuses.

A

Quelque purs que soient, les principes de Morale, sur lesquels leur constitution est appuyée, qui est-ce qui repond aux Chefs, aux Fondateurs de ces Sociétés, que les Membres n'en abuseront pas, sur-tout, si la Société est nombreuse? Comment peuvent-ils se flatter, que l'enthousiasme du bien général se soutiendra à la longue, & que l'intérêt personnel, toujours actif, ne fera pas faire, tôt ou tard, à ces Membres épars dans le monde, des Sophismes nuisibles au genre humain?

Si les Membres de la Société ne tiennent pas à elle avec ardeur, l'effet de la Société sera nul; & s'ils sont fanatiques, ne seront-ils pas intolérants, & par conséquent bien prêts à persécuter les profanes? Et les Chefs mêmes de ces Sociétés, sont-ils bien sûrs de leur fait? voient-ils la bonté de leur plan avec évidence? Ont-ils des Loix, des maximes, toutes prêtes, & à la portée de tous les Hommes, pour les substituer à celles qu'ils veulent détruire? Sont-ils bien sûrs que tout ce qui leur paroît abus, est abus en effet, & que leur nouvelle doctrine, corrompue par le temps, n'en entrainera pas de plus grands? Quels regrets n'auroient-ils pas eux-mêmes, si l'expérience leur apprenoit trop tard, que tous leurs soins; toutes leur veilles, n'ont abouti peut-être, qu'à ébranler un édifice, dont leur inattention les a empêchés de sentir toute la beauté?

Ces Sociétés Secretes exigent avec raison, que les individus, qui composent la Société, lui soient entierement dévoués; qu'ils ne soient animés que de l'esprit de la Société; que leur soumission aux ordres des Chefs, soit sans bornes. Or, je demande, comment ces mêmes Sociétés, peuvent permettre à leurs Membres, de conserver, ou d'accepter, des Emplois hors de la Société? A qui obéiront-ils, s'ils ont des Emplois, au devoir de leur état; ou à la Société? Consulteront-ils les Chefs de la Société, dans les affaires, qui leur sont confiées par le Prince, par la République, ou par leur Maître quel qu'il soit? Préféreront-ils leur état & l'Etat en général, à la Société, ou la Société à tout? Si l'Etat exigeoit, qu'ils quittassent la Société, ou leur places; que feront-ils? Il me paroît que l'Etat devroit toujours leur laisser pleine liberté de choisir; mais si les principes d'une de ces Sociétés Secretes étoient assez relâchés, pour qu'elle prescrivit à ses Membres de ne renoncer à la Société qu'en apparence, & sans y renoncer en effet; une telle Société oseroit-elle exiger de nous, que nous lui supposassions de bonnes intentions?

Les Moines sont souvent des Intrigants; mais les Moines du moins ont leur Robe à laquelle on les reconnoit; les Membres des Sociétés Secretes, sont des ennemis invisibles.

Quelques-unes de ces Sociétés Secretes,

prétendent, que la race humaine a besoin d'être régénérée, & disent, qu'elles cherchent dans cette vue à s'emparer de la Jeunesse, pour lui donner une nouvelle éducation.

Je ne vois pas 1°. que la Jeunesse, formée dans le sein de ces Sociétés, vaille mieux, que le reste des jeunes gens. 2°. Il ne me paroît pas, que ce soit à proprement parler, les Hommes, qui aient besoin de régénération; c'est sur les Loix & les opinions qu'il faudroit travailler; la volonté des Hommes, se modifie toujours d'après celles-ci; or, on ne peut régénérer les Loix & les opinions, qu'en éclairant les Hommes, & on ne peut éclairer ceux-ci, qu'en leur montrant la vérité avec évidence. Qu'on nous montre la vérité avec évidence, & la Jeunesse n'aura pas besoin d'une nouvelle éducation, toujours équivoque, tant que l'évidence manque; la Jeunesse est d'elle même assez portée au bien; c'est le Monde, les faux Savans, les mauvais exemples & sur-tout les erreurs des Gouvernemens, qui la corrompent.

J'ai devant mes yeux l'exposition du système des Illuminés d'Allemagne, par Mr. Weishaupt; c'est un Ouvrage, dont sous plusieurs rapports, je suis fort content, & dont je recommande la lecture, à tout Homme, dont le cœur est droit & pur; il ne pourra pas s'empêcher en le lisant, d'en admirer & d'en aimer l'Auteur, & il se persuadera,

que toute cette Société, probablement, a été indignement calomniée; mais que Mr. Weishaupt, me permette en même temps de le lui dire ici, quelque belle que soit la Morale qu'il enseigne, quelque sublime le but auquel il tend, je ne suis pas convaincu, que cette Société, qu'il n'a fondée certainement que par amour du bien, n'ait peut-être pas été nuisible déjà, moins encore, qu'elle n'eût pas fini par le devenir; les premiers Principes sur lesquels il établit sa Morale, ne sont vrais, si je l'ose dire, qu'à demi; sa Morale, n'appuie donc pas sur une base assez solide.

Je trouve dans son Système, plusieurs choses dangereuses, ne fussent p. e. que les règles qu'il prescrit depuis page 236 jusqu'à 246, pour démêler les caractères des Hommes; il me semble 1°. qu'elles sont sujettes à de très-grandes méprises; l'Auteur du Christianisme disoit à ses disciples *ne jugez pas*, Mr. Weishaupt, veut, que les siens jugent, & il leur donne une clef du cœur humain, que le grand nombre d'entre eux prendra pour un moyen infaillible, quoiqu'elle soit fort éloignée d'en être un, pour en pénétrer tous les replis les plus tortueux; car le grand nombre se presse toujours, généralise toujours; ainsi, il en résultera une quantité de jugemens téméraires, & ces jugemens téméraires, que l'Homme le plus juste est souvent dans le cas de se reprocher, ne sont-ils pas la source

la plus féconde de nos inimitiés & de nos haines; des persécutions & des dégouts que l'on éprouve soi-même, ou que l'on a le malheur de faire éprouver aux autres, dans le cours de la vie?

Je suis toujours porté à croire que l'Auteur du Christianisme avoit raison; quand même ces regles ne seroient pas sujettes à tant de méprises, encore ne voudrois-je pas, que mes Disciples, quelques talents, quelques vertus qu'ils eussent, fissent sans nécessité une étude de l'Homme en détail, car 2^o. tous ces procédés pour connoître comment Pierre, Paul, Jacques, pensent; & comment on peut parvenir à les amener à notre avis, habituent à la fausseté celui qui fait profession de cette étude & dégénèrent en esprit d'intrigues. Comment parviendrez vous à pénétrer les autres, si vous vous montrez toujours à eux tel que vous êtes; il faut donc vous déguiser; or, dites moi est-ce une leçon utile à donner à un grand nombre d'Hommes, de leur dire, paroissez différents de ce que vous êtes? Peut-on croire sérieusement quand on enseigne à un grand nombre d'Hommes, l'Art de juger & de gouverner les Esprits, que ce grand nombre n'en fera usage que pour le bien?

Que la plupart d'entre eux, toujours inaccessible à l'intérêt personnel, toujours de sang froid, ne maîtriseront les Esprits, n'exciteront dans le cœur de leurs freres, des passions, que

pour les conduire au bien ? N'est-il pas cent fois plus probable, pour ne pas dire évident, que les Hommes qui se sentiront ce talent, qui auront pris gout à l'exercer, chercheront souvent à ne s'introduire dans l'Esprit & le Cœur de leurs Freres & de leurs Sœurs, que pour les induire en mal, pour en faire des dupes ?

Souvent, en croyant même, qu'ils les conduisent au bien, ils les meneront à leur perte par erreur.

Faire faire aux Hommes un cours d'Etude de ce genre, c'est établir dans le Monde des Ecoles de fourberie & de mensonge ; aussi, graces au grand nombre de Sociétés Secretes, dont notre siècle est affligé bien plus, qu'il ne le seroit d'une peste, Sociétés Secretes, qui toutes enseignent à leur Membres, le bel Art de gouverner les Esprits, sur-tout en Allemagne, n'y a-t-il jamais eu plus de Fourbes & d'Intriguans, moins de franchise & de confiance réciproque entre les Hommes, que de notre temps ; il n'y a pas jusqu'aux Laquais qui n'aient part à ces Sociétés Secretes, où on leur fait puiser des Leçons d'Espionage.

Ces regles pour discerner les caractères des Hommes, pour lire dans les Ames, dictées par le génie, sont, à la vérité, le plus souvent mises en exécution de la maniere la plus gauche & la plus ridicule. Pour peu qu'on ait l'œil attentif, combien ne rencontre-t-on pas,

dans le Monde aujourd'hui, de ces Phisionomies mal-adroitement pénétrantes, qui mesurent chaque trait de votre visage, étudient le ton de chaque parole que vous lachez, fixent vos gestes, & vos regards, quelque fois d'une maniere assez impertinente, & vous quittent aussi contentes d'elles mêmes, aussi fermement persuadées, qu'elles ont lu dans votre Ame, que vous êtes intimement convaincu en les quittant, que toutes leurs peines n'ont abouti, qu'à vous montrer à découvert la leur ?

La franchise est la premiere des vertus ; & la confiance réciproque le plus grand des biens quand on vit avec les Hommes ; vous le sentez vous mêmes, vous, qui formez des Sociétés Secretes ; vous le prêchez, mais tout en le prêchant, les mesures que vous prenez, détruisent cette franchise & cette confiance.

L'étude de l'Homme, me direz vous, est l'étude la plus nécessaire à l'Homme ; que peut-on attendre d'un Moraliste, d'un Législateur, qui ne connoit pas les Hommes, il n'enfantera que des Chimeres, des Systèmes impossibles à exécuter ? J'en conviens, il faut connoître l'Homme, ou si vous l'aimez mieux, les Hommes en général, mais il n'est pas nécessaire de les connoître en détail ; il faut connoître la nature de l'Esprit & du Cœur Humain ; c'est-à-dire, il faut savoir quels sont les differents motifs, qui font ou

peuvent faire agir les Hommes ? Quels sont les motifs les plus rares , & quels sont les plus communs ? Quels sont les plus utiles , & quels sont les plus nuisibles , soit aux Hommes en général , soit à l'Individu même , qui est guidé par ces motifs ? Il faut savoir quels sont les motifs , qui ont le plus d'empire sur l'Homme , & quels sont ceux qui généralement en ont le moins ? Quels sont ceux dont le pouvoir est le plus durable ? Il faut savoir comment on peut combiner ces motifs entre eux ; augmenter le pouvoir des uns , & diminuer celui des autres ; rendre tel motif plus rare , ou même le détruire dans une Société donnée , & rendre tel autre plus commun , le mettre plus à la portée des Hommes ordinaires ? En un mot , il faut savoir , ou plutôt il faut chercher , comment on pourroit modifier ces motifs de maniere , qu'il en résultât le plus grand bonheur particulier de chaque Individu , & par conséquent , le plus grand bonheur général possible ? C'est là l'Etude de l'Homme , Etude indispensable à tous ceux qui desireroient d'être utiles à leur semblables ; c'est là l'Etude des grands Hommes ; mais il leur importe fort peu de connoître les Hommes en particulier. Cette dernière Etude , est ordinairement celle des petites âmes ; de ceux qui veulent faire des dupes , en un mot des Intrigans. L'Homme qui n'a que des vues droites , qui ne cherche pas à s'élever aux dépens de ses pareils ; qui ne desire l'es-

time, que quand il croit l'avoir méritée, ne s'abaisse pas à cette Etude mesquine; elle n'est utile ni au Moraliste, ni au Législateur; quand on connoit bien l'Homme en général, on parvient aisément, si l'on veut s'en donner la peine, à démêler le caractère de tel Homme en particulier; mais quelque bien que l'on connoisse, plusieurs, ou même un grand nombre d'Individus, on ne connoit pas pour cela l'Homme en général; on ne peut étudier la nature de l'Homme, qu'à *priori*, on n'y parvient pas à *posteriori*, il y a trop de variétés.

La marche qu'il faut suivre pour faire des progrès dans l'une de ces Etudes, est toute différente de celle qu'il faut s'imposer pour en faire dans l'autre.

Pour connoître les Individus, il faut vivre beaucoup avec eux, les suivre partout; c'est l'Etude des Valets & des Esclaves; elle rétrécit l'Esprit, & abaisse l'Ame. Pour connoître l'Homme, la nature de l'Homme, il faut se renfermer dans son Cabinet; ce n'est qu'à force de méditer qu'on peut y parvenir; cette Etude élève l'Ame, & étend l'Esprit; je fais bien que tous ceux qui ont eu la fantaisie de se renfermer chez eux, n'ont pas fait de grandes découvertes; il faut, soit qu'on se voue à la solitude, soit, qu'on préfère d'aller ennuyer les autres chez eux, pour les approfondir, ne pas se presser dans ses Jugements; ne pas se contenter d'une ou de

quelques Observations ; ne pas se borner, à l'exemple de quelques prétendus Savans , a de simples conjectures ; mais il n'en est pas moins vrai , que la seule méditation , la seule vie spéculative , & non la vie active , peut nous dévoiler les mystères du cœur & de l'Esprit humain.

Il y a des classes d'Hommes , sans doute , auxquelles il est nécessaire de connoître les Hommes en particulier. Des Gens d'affaires subalternes , des Négociateurs , des Courtisans , doivent s'appliquer à cette Etude ; mais voulez-vous donc transformer tous les hommes , ou tous les Membres de votre Société en Courtisans , ou en Négociateurs ? Ce n'est pas dans ces classes d'Hommes , que se trouve ordinairement le plus de probité , elles n'en ont pas du moins la réputation.

Qu'importe au Citoyen paisible de posséder au plus haut degré l'art de gouverner les Esprits ? il ne desire pas d'en faire usage.

Une de mes regles à moi pour juger les caracteres , est : que l'Homme qui se fait une Etude de gouverner les Esprits , est rarement un Homme dont les vues sont droites , & presque toujours un Esprit médiocre.

Une Société qui se borne à la recherche de la vérité , n'a pas besoin de tous ces apprêts , pour le choix de ses Membres ; je conçois , qu'une Société qui veut agir , ne fût-ce que pour répandre ses opinions , & empêcher l'impression que pourroient faire sur

les Hommes, des opinions qui lui sont contraires; qui veut ériger un monopole de l'estime publique, la partager toute entière entre ses Membres, selon le degré de mérite qu'ils ont envers la Société, & la ravir à tout profane, quelque digne qu'il en pourroit être; qui cherche à avoir des Espions auprès des Hommes, auxquels elle suppose du génie, pour se faire rendre compte de leurs démarches; peut-être, pour leur enlever leurs idées, leurs découvertes, les priver de la gloire, qui leur en reviendrait, & se l'attribuer à elle même; doive avoir recours à cette Etude, pour approfondir avec soin, le caractère des Membres qu'elle reçoit, avant de leur confier ses Secrets; mais une telle Société, est-elle utile aux Hommes?

Quelque utile qu'il soit à tout Homme de voir la mort sans pâlir, de savoir affronter les dangers, cependant vous ne voudriez pas, j'en suis sûr, pour habituer les Hommes à l'intrépidité, rappeler ces Combats sanglants, ni même ces Jeux Guerriers, ces Tournois, qui faisoient les délices de nos Ancêtres; pourquoi? parce que vous craindriez de leur inspirer du penchant à la cruauté.

Je suis loin de vous blâmer, mais pourquoi ne craignez vous donc pas de les habituer aux jeux de l'intrigue, & aux allures de la fausseté?

Je n'examinerai pas si ces deux vices ne sont pas un mal plus funeste à l'Humanité,

que la cruauté franche & loyale des siècles, qu'on nomme, les siècles d'ignorance; mais ne voyez vous donc pas, qu'il y a bien moins de danger, quelque chose que l'on fasse, à rendre les Hommes cruels, qu'il n'y en a à les rendre fourbes & trompeurs?

La cruauté a au dedans de nous-mêmes, un ennemi terrible, il y a des obstacles physiques à surmonter pour devenir cruel, que les Hommes surmontent difficilement; tandis que les obstacles qui s'opposent en nous à la fausseté, sont foibles & deviennent nuls, dès que l'on nous persuade que c'est pour leur propre avantage, que nous trompons les Hommes.

Je crois, qu'il n'y a pas de Chef de Société Secrete, qui ne sente comme moi, qu'une Société, qui rendroit familière à un grand nombre d'Hommes, l'étude de l'Homme en détail, qui leur inspireroit le goût & l'habitude d'approfondir les caractères, pour les manier à leur gré & les asservir, seroit une Société nuisible au genre Humain; mais il me paroît que ces Chefs de Sociétés Secrètes, se font illusion; ils se flattent qu'en ne choisissant leurs sujets qu'avec beaucoup de précaution, en ne les formant dans l'art de gouverner les Esprits, qu'après s'être convaincus par des épreuves réitérées, de toute la vigueur de leur vertu, il ne pourra pas y avoir de risque; or je ne suis pas de cet avis; il en résulte, d'abord, que les Sociétés Secre-

tes, pour ne pas être nuisibles, devroient du moins être fort peu nombreuses ; mais quelque peu nombreux que seroient les Membres d'une Société, encore ne me persuaderois-je pas, qu'on pourroit trouver une élite d'Hommes, tels qu'il les faudroit. S'ils ont des intérêts particuliers dans le monde, il me semble qu'on ne doit pas s'y attendre, & comment en trouver, qui n'aient pas d'intérêts ? Comment n'en auroient-ils pas, si vous leur permettez d'accepter des Emplois ? Et supposé qu'ils fussent sans Emploi & sans intérêt particulier, du moment que vous voulez qu'ils agissent, qu'ils se mêlent des affaires, vous leur donnez donc des intérêts vous même, ne fut-ce que l'intérêt, la vanité de réussir ; cette vanité ne les séduira-t-elle jamais ? Et quand même l'intérêt de la vanité ne les séduiroit pas, l'intérêt même de la Société à laquelle ils sont tout dévoués, le desir de la faire parvenir plutôt au but auquel elle tend, ne leur fera-t-il pas faire des démarches injustes ? Ne leur arrivera-t-il pas ce qui arrive si souvent aux Hommes, de croire que tous ceux, qui sont d'une certaine opinion, par exemple, *Bigots*, ou tout le contraire *Athées*, sont de mal-honnêtes gens, qu'il faut contrecarrer dans leurs projets, parce qu'ils pourroient être pernicieux ? J'avoue que je n'aurois pas le courage de répondre de moi-même ; il est si difficile de se garantir de toute prévention, qu'il me paroît im-

possible, que des hommes, qui se mêlent d'affaires, qui ne les regardent pas; qui agissent sans avoir le droit d'agir, sans avoir pour agir, un titre, qu'ils peuvent produire à la face du Public, ne finissent pas tôt ou tard, s'ils ont le talent de gouverner les esprits, par abuser de ce talent. (a)

Mais les reproches que je viens de faire aux Sociétés Secrètes, ne pourroient pas leur être faits avec la même équité, par les Gouvernemens; car elles auroient quelque droit de répondre à ceux-ci, quoi! vous nous persécutez, vous nous entourerez nous & tous les Citoyens paisibles de l'Etat, d'Espions, de Mouches, de Délateurs; il n'y a rien, que vous ne vous permettiez; nous entendons dire dans presque toutes les Monarchies, que tout moyen est légitime, dès qu'il s'agit du service du *Maître*; la maxime, *divisons pour mieux re-*

(a) Les moyens indirects sont souvent nuisibles.

Il faut se garder d'en faire usage, même contre les plus grands maux; p. e. le despotisme est un très-grand mal, mais les Souverains souvent veulent le bien; il y en a plus d'un en Europe, qui savent écouter la vérité avec patience; pourquoi donc, ne pas chercher à les convaincre de leurs erreurs, au lieu de former contre le despotisme des Sociétés Secrètes, nuisibles au genre humain, & qui ne menent pas au but, que l'on se propose.

gner, est la maxime générale par-tout ; & vous ne voulez pas qu'on fasse usage , pour se défendre , des mêmes armes avec lesquelles vous attaquez ? si nous sommes intrigants , si nous sommes nuisibles à nos Concitoyens , pourquoi nous avez-vous donné l'exemple de cette fausse politique ? C'est une réponse , ce me semble , à laquelle la réplique ne feroit pas aisée.

Quand on manque de franchise soi-même , il ne faut pas être surpris , qu'on en manque à notre égard ; quand une fois on a eu le malheur de s'être laissé entraîner à cette malheureuse allure , il en résulte un cercle d'infamies , dont il n'y a plus moyen de sortir , à moins , que l'une des deux parties n'ait le courage de rentrer en elle-même , & de donner à l'autre , quelque chose qui en pourroit arriver , l'exemple de la Loyauté. Je suis persuadé , que celle , qui prendroit ce parti magnanime , finiroit par être la partie triomphante ; avec de la franchise & de la fermeté on parvient au but sans manège ; mais il est donné à peu d'Hommes , de sentir cette vérité , & quand même les Chefs des Nations , consentiroient à cette manière d'agir , il leur faudroit beaucoup de fermeté , pour y déterminer leur subordonnés.

A présent je vais faire au Système de Mr. *Weishaupt* , deux Objections d'un autre genre , & j'espère qu'il me pardonnera en faveur

veur de ma haute & sincère estime pour son Ouvrage, & plus encore, parce qu'il ne desire que le bien, la franchise avec laquelle j'ai parlé jusqu'à présent & parlerai encore.

La première de ces Objections, que je fais non-seulement à Mr. *Weisaupt*, mais à un très-grand nombre de Moralistes, est : qu'ils établissent ou semblent établir la Morale sur deux vérités, pour lesquelles je suis certainement pénétré du plus profond respect, que je regarde comme les motifs les plus sublimes, qu'on puisse nous proposer pour nous porter à la vertu, mais non comme des principes, dont on doive faire usage, pour prouver aux Hommes, ce qui est juste & ce qui est injuste.

Ces deux vérités sont, la spiritualité de l'Ame, & l'existence de Dieu.

Presque tous les Philosophes ont été persuadés avant Descartes, que ces deux vérités ne pouvoient pas être démontrées avec évidence; la Religion même semble le supposer parce qu'elle nous prescrit de croire en Dieu; or, on ne *croit* pas une Proposition démontrée, on la *fait*; personne n'a jamais dit, qu'il croyoit que deux fois deux font quatre, ou que les Angles Verticaux sont égaux entre eux. Les Théologiens du temps de Descartes lui ont fait des reproches de ce qu'il cherchoit à démontrer ces deux vérités; ils supposoient qu'étant des objets de la Foi, elles n'étoient pas susceptibles de démonf-

tration; je n'examine pas, si elles en sont susceptibles ou non; mais il est bien clair, quand même elles en seroient susceptibles, que, vouloir démontrer par ces principes la moralité de nos actions, c'est comme si l'on cherchoit à démontrer une des premières propositions d'Euclide, par une des dernières vérités qu'il nous enseigne dans son livre. Ce n'est pas l'idée de Dieu qui nous donne l'idée du juste & de l'injuste, mais c'est l'idée du juste & de l'injuste qui peut nous conduire à la connoissance de Dieu; en effet, pourroit-on croire en Dieu, si l'on ne croyoit en même temps que Dieu est juste? or, si l'idée de Dieu, ne peut pas être en nous, sans que nous affirmions de cet Etre-Suprême, qu'il est infiniment juste; il faut bien que l'idée du Juste, soit antérieure à l'idée de Dieu, il faut bien pour affirmer que Dieu est juste, avoir une idée de la justice.

Il ya eu de tout temps ou du moins quelque fois des *Athées* qui non-seulement ont connu, mais même pratiqué la justice, l'idée de la justice est donc indépendante de l'idée de Dieu.

Quel est le but de la justice universelle, si ce n'est le bonheur des hommes? Le bonheur des hommes n'est-il pas le dernier but auquel tendent toutes les Loix? Il n'y a pas de précepte du Christianisme qui n'ait ce but; pas de conseil de l'Evangile, même de ceux qui semblent avoir le moins de rapport avec le bonheur des hommes,

qui ne puissent être prouvés de tendre directement ou indirectement à ce but ; la connoissance du bien & du mal n'est donc que la connoissance de ce qui rend les hommes ou heureux ou malheureux dans ce monde ; de ce qu'il faut faire pour être heureux soi-même & ne pas troubler le bonheur des autres. La connoissance du bien & du mal est la connoissance des droits de l'homme, de ce que chacun peut se permettre sans léser les droits de ses semblables ; or, quel rapport cette connoissance a-t-elle avec les idées de Dieu & la spiritualité de notre Ame ?

Il ne faut pas confondre les principes avec les motifs.

Je fais très-bien, qu'il ne suffit pas de savoir, ce qu'il faudroit faire, pour qu'on le fasse ; aussi suis-je bien éloigné de dire, que la croyance en Dieu, en une autre vie, en une révélation immédiate est inutile ; je voudrois pour le bonheur de chaque homme & pour le bonheur de tous, que tous les hommes fussent pénétrés de la foi la plus vive pour ces vérités, & animés de l'espoir consolateur qui en résulte ; je le desirerois d'autant plus, que je suis fort éloigné d'être de l'avis de ces Philosophes, qui disent : qu'il doit suffire d'éclairer les hommes pour les rendre vertueux puisqu'il est de l'intérêt de chaque homme de faire ce qu'il doit. Cette maxime est fausse ; il n'est pas de l'intérêt de chaque homme d'être vertueux dans

tous les cas ; il est sans doute dans la nature de l'esprit humain , qu'il y ait des hommes pour qui la pratique de la vertu est en effet le plus grand bonheur ; des hommes , qui sacrifient tout à ce sublime motif ; & ces hommes sont incontestablement les plus heureux ; mais il est également dans la nature de l'esprit humain , que ces hommes soient extrêmement rares ; peut-être cette tournure d'esprit si heureuse , fort rare par elle-même , n'existeroit-elle même jamais , si l'idée d'un Dieu & les lumières de la Religion , ne nous eussent éclairés ; il n'est donc pas vrai , qu'il suffiroit d'éclairer les hommes pour qu'ils fussent vertueux ; si cela étoit vrai , il ne nous faudroit pas non plus de Code Criminel , cependant jamais Philosophe n'a prétendu , que je sache , qu'on pût s'en passer. Pourquoi donc prétendre que les motifs supérieurs soient superflus ? Mais , quelque attaché que je sois à ces motifs , je dis qu'il est fort nuisible d'établir la Morale sur ces vérités ; & je vais en alléguer plusieurs raisons , qui me semblent sans réplique.

1°. La connoissance de la Morale , ou si on l'aime mieux de nos droits naturels est pour nous la plus importante de toutes les connoissances ; un St. Pere a dit : qu'il vaudroit mieux ne point croire en Dieu , que d'avoir de cet Etre Suprême une idée qui lui feroit injurieuse ; ainsi , je crois pouvoir dire sans m'attirer de reproches , que des idées

nettes de la Morale, nous sont plus nécessaires, que les idées de Dieu & de la spiritualité de notre Ame; en effet, quelque important qu'il soit pour les hommes d'être pénétrés de ces grandes vérités quand elles se trouvent unies à une bonne Morale; bien loin de nous être utiles elles ne servent qu'à nous égarer quand elles en sont séparées. La Morale est la base de tout; il faut donc, quand on l'enseigne aux hommes, l'appuyer sur les principes les plus simples, sur des principes évidents pour tout le monde, & non sur des principes, qui ont eux-mêmes besoin de preuves; qui ne sont vrais, que pour une partie des hommes.

2^o. Cette manière de procéder est d'autant plus utile, qu'en donnant aux hommes, des notions nettes de leurs devoirs, & des principes naturels, dont ces devoirs sont dérivés, on leur fournit en même temps, des motifs puissants, pour les porter à faire leurs devoirs; des motifs insuffisants, j'en conviens, dans certains cas, mais suffisants dans un grand nombre de cas. Il ne faut jamais exagérer; si c'est une exagération de dire, que les motifs surnaturels sont superflus, exagération ridicule sur-tout dans la bouche de quelques Philosophes, dont les principes naturels de Morale ne sont pas fort propres à inspirer la vertu; c'est une exagération, non moins blamable, de penser & de dire, qu'il ne pourroit pas y avoir de

vertu du tout , si nous n'étions pas portés à la vertu par des motifs sur-naturels. Je suis persuadé qu'une Société toute composée, si cela étoit possible, d'incrédules, qui auroient des idées nettes de leurs devoirs, seroit plus heureuse que ne le sont nos Sociétés actuelles, malgré les motifs sur-naturels qui devroient nous porter au bien. 1°. Parce que ces hommes éclairés, en supposant même que l'intérêt personnel les guideroit toujours, n'agiroient du moins contre leurs devoirs que quand leur intérêt manifeste & non leur intérêt apparent se trouveroit en contradiction avec celui des autres ; or, ce cas est certainement plus rare dans une Société bien organisée, que ne sont rares les cas, où l'on se fait du mal & se persécute réciproquement dans nos Sociétés actuelles sans aucun intérêt personnel réel, par pure erreur, par ignorance des devoirs réciproques & de ses vrais intérêts. 2°. J'en suis persuadé, parce que c'est une erreur de croire que ces incrédules éclairés, sacrifieroient toujours leurs devoirs à leur intérêt réel. Quand on croit avec Mr. Helvétius, (qui cependant, malgré ses principes, a été un homme vertueux) que les voluptés & les douleurs physiques, sont les seuls ressorts naturels qui nous font agir, il est difficile, j'en conviens, de se persuader, qu'un matérialiste conséquent puisse renoncer, je ne dis pas à son intérêt apparent, mais à son in-

térêt réel , non équivoque ; mais si l'on pouvoit prouver avec évidence , que tout le système d'Helvétius (quoique son *Ouvrage de l'Esprit* soit un ouvrage lumineux a bien des égards & qui renferme de grandes beautés de détail) pose sur des principes faux ; que le desir d'obtenir & de mériter l'estime de nos semblables & notre propre estime sont des sentiments naturels à l'homme , & seroient des sentiments naturels quand même nous ne serions pas doués d'une Ame spirituelle ; si l'on pouvoit prouver avec évidence , que ce n'est pas l'intérêt , mais le desir d'être content de soi-même , qui guide tout homme ; même le plus sensuel ; & que le bonheur non-seulement de tout homme , mais même de tout animal , réside , non dans la satisfaction des plaisirs des sens , mais dans le contentement ; je crois que l'on conviendrait , & sur-tout , que Mr. *Weishaupt* , conviendrait volontiers avec moi , qu'il peut y avoir des Athées vertueux , & qu'il y a des motifs naturels fort puissants pour nous porter à la vertu ; or , je m'engage à prouver ces vérités avec évidence dans un ouvrage que je donnerai au jour bientôt.

S'il y a des motifs naturels puissants , qui nous portent à la vertu , il faut donc éclairer les hommes sur ces objets , & ne pas faire dépendre nos idées du bien & du mal moral , d'autres vérités , dont elles sont indépendantes

3°. Cette manière d'enseigner la Morale est même fort utile à la Foi ; en effet, qu'est-ce qui nous éloigne ordinairement de la foi en Dieu, en une autre vie &c. ? Ce sont presque toujours, on ne peut pas se le dissimuler, nos penchans déréglés ; on espère de secouer un joug qui pèse ; or, si l'on nous enseignoit d'un côté, que le joug en un sens est toujours le même, puisqu'il n'y a pas de précepte de la Religion, pas de conseil de l'Evangile, qui ne soit en même temps un précepte, ou un conseil de la raison, vérité, dont je fournirai des preuves même dans cet Ecrit ; si les principes de morale, une fois bien éclaircis, on voyoit avec évidence, que nous ne pouvons pas manquer à notre devoir, sans nous rendre moins estimables à nos propres yeux & aux yeux de nos semblables ; & si d'un autre côté, on nous montrait avec la même évidence, que le bonheur le plus parfait, le plus imperturbable seroit celui d'un homme, qui mettroit son bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs ; que ce genre de bonheur est possible ; est dans la nature de l'esprit humain, & qu'il ne le cède, qu'à celui d'un homme, qui joindroit à cette heureuse façon de penser, la vive persuasion, ou même seulement l'espoir d'une autre vie (b.) & sur-tout celui d'un Etre infiniment

(b.) L'espoir d'une autre vie est un grand motif pour les hommes ; mais il ne faut pas croire, s'il y a une autre

juste, témoin de tout ce qui se passe dans l'intérieur de notre ame; il est clair, que loin d'être portés à secouer le prétendu joug de la Foi, qui n'en seroit plus un pour nous, la plus légère probabilité nous suffiroit pour nous attacher à elle avec fermeté.

Il faut que je donne ici un éclaircissement, pour qu'on ne m'accuse pas, d'être en contradiction avec moi-même.

J'ai dit, d'abord, que les motifs naturels ne sont pas suffisants; ensuite j'ai dit, qu'une Société composée d'hommes éclairés, qui ne seroient pas guidés par des motifs surnaturels, seroit plus heureuse, que ne le sont nos Sociétés actuelles, quoique nous ayons des motifs surnaturels, qui devroient nous porter au bien. Comment, me dira-t-on,

vie, que Dieu nous ait rendus immortels uniquement pour nous engager à être *vertueux*, c'est-à-dire, *heureux* dans ce monde. Ce seroit une absurdité de regarder ce monde-ci comme le but principal & l'autre monde, l'*éternité* comme l'accessoire. S'il y a une autre vie, Dieu fait pourquoi il y en a une, & pourquoi nous sommes dans ce monde; ce n'est pas à nous à l'examiner; ne seroit-ce pas un ridicule à nous, de nier l'existence d'une chose, parce que nous ne savons pas pourquoi elle est? S'il y a une autre vie, ce monde-ci, est peut-être pour nous un temps d'épreuve, de purification; je dis, peut-être, mais si ce monde est un temps d'épreuve, il est évident, que la pratique de la vertu, c'est-à-dire, l'accomplissement de nos devoirs, est le seul genre d'épreuve, auquel nous puissions être soumis; toute autre idée de purification seroit contraire à l'idée que nous devons avoir de Dieu; seroit *dangereuse*.

cette dernière assertion s'accorde-t-elle avec la première ? Qu'on me permette de reprendre ce que j'ai dit, & qu'on me prête un peu d'attention, & j'espère qu'on sentira avec moi, que ces deux assertions s'accordent parfaitement entre elles. J'ai commencé par dire que la Doctrine du bien & du mal est plus essentielle pour nous porter au bien, & pour nous faire éviter le mal, que ne sont essentiels, pour atteindre ce but, les motifs, quels qu'ils soient, qu'on pourroit nous proposer. Il me paroît que cette proposition est évidente ; cependant si vous ne la trouviez point telle, permettez moi de vous l'éclaircir par un exemple : je suppose, que vous vouliez faire faire un excellent tableau ; le premier de vos soins ne sera-t-il pas de chercher un peintre habile ? Le peintre trouvé, votre seconde démarche pour parvenir à votre but, sera, de lui fournir des motifs qui puissent l'engager à travailler pour vous, & à se donner les peines nécessaires pour que son ouvrage réponde à ses talents : mais le premier soin est de trouver l'homme qui ait les connoissances nécessaires pour faire le Tableau : sans ces connoissances, quelque brillantes que soient les récompenses que vous promettrez, & quelle que soit la bonne volonté de l'ouvrier, vous n'aurez certainement pas votre tableau ; or, en supposant avec moi, que dans nos Sociétés actuelles.

peu d'hommes aient des idées nettes de leurs devoirs, il est donc assez simple, qu'une Société composée d'hommes éclairés, seroit plus heureuse, que ne sont heureuses nos Sociétés actuelles, quand même ces hommes éclairés, loin d'être guidés par des motifs sur-naturels, ne seroient pas même vertueux, car ils ne se feroient du mal l'un à l'autre, que quand leur intérêt réel se trouveroit en contradiction, tandis que nous autres, nous nous faisons souvent du tort réciproquement sans aucun intérêt. Il faut observer encore que dans une Société d'hommes, que je suppose éclairés, & qui par conséquent n'estimeroient que les actions, les penchans, les dispositions d'esprit vraiment estimables, le desir de mériter l'estime des autres, seroit un guide plus sûr, que dans nos Sociétés actuelles. Dans nos Sociétés actuelles ce guide nous égare souvent.

J'ai dit après cela, que le desir de mériter notre propre estime & celle de nos semblables, sont des sentimens, qui nous sont naturels, & qui nous seroient naturels, quand même nous ne serions pas doués d'une Ame. Si cette proposition, que je m'engage solennellement à démontrer, est vraie; il est clair, que nous avons de puissans motifs naturels pour nous porter à la vertu; mais il ne faut pas en conclure, que les motifs sur-naturels, soient superflus; il est évident, que ces motifs sur-naturels ne seroient du moins jamais

inutiles pour nous porter au bien , car ils sont une grande consolation , & un grand mobile de plus pour l'homme même le plus vertueux ; mais loin d'être inutiles , je les trouve nécessaires ; car le desir de mériter notre propre estime & d'obtenir celle des autres hommes , ne peut , de même que les motifs sur-naturels , nous porter à faire notre devoir , que quand nous le connoissons ; la connoissance doit toujours précéder , & il faut distinguer ici le desir de mériter notre propre estime du desir d'obtenir celle des autres. (Voyez la Note X. de l'Ouvrage cité) Pour que le desir de mériter notre propre estime soit un motif pour nous utile aux autres , il faut que nous soyons éclairés *nous-mêmes* ; pour que le desir de mériter , ou plutôt d'obtenir l'estime des autres soit un motif utile , il faut *sur-tout* que les *autres* soient éclairés ; or , le grand nombre des hommes ne connoîtront jamais quel est leur devoir dans tous les cas ; voilà pourquoi il faut aux hommes des Loix ; il faut donc qu'ils aient *de la Foi* au Législateur quel qu'il soit ; sans cette *Foi* les Loix qu'on leur donnera ne les rendront jamais heureux ; le grand nombre des hommes doit donc toujours être mené par la *Foi* ; & quand je dis , qu'il ne faut pas établir la Morale sur des principes sur-naturels , je ne dis pas , qu'il ne faille pas apprendre aux hommes leur Catéchisme ; il y a des hom-

mes auxquels peut-être même il ne faut apprendre que le Catéchisme. Comment les hommes se passeroient-ils de la *Foi*, il n'y en a pas un de nous, qui dans la pratique ne doive *croire* plus souvent qu'il ne *fait* ? si l'on ne vouloit se rendre en agissant, qu'à l'évidence, on se rendroit rarement. Dans toutes les occasions de la vie, quand on fait faire quelque chose par un autre, il faut *croire*, qu'il s'en acquittera bien, on ne pas l'en charger; sans ce genre de *Foi*, qu'on nomme *confiance*, on est souvent à plaindre.

Mais quand même on parviendroit à faire connoître leur devoir à tous les hommes sans la *foi*, par le seul *raisonnement*, cela ne suffiroit pas; car quoique le desir de mériter notre propre estime, & celui d'obtenir l'estime de nos semblables soient des sentiments naturels à l'homme, il n'est pas dit, que tous les hommes éprouvent ces sentiments, ni, qu'ils les éprouveroient même alors, à ce degré, auquel il faudroit les éprouver, pour qu'ils devinssent des motifs suffisants pour les guider dans tous les cas.

Le desir d'obtenir l'estime des autres, qui est, à la vérité, un sentiment naturel, aisé à exciter, ne suffit pas; c'est un sentiment toujours dangereux, s'il n'est subordonné ou du moins modifié par le desir de mériter notre propre estime; il seroit, comme

je l'ai dit, un guide plus sûr dans une Société éclairée ; mais encore ne feroit-il pas suffisant pour tous les cas. D'ailleurs, il me semble qu'il ne faut pas confondre une Société d'hommes, qui ont une idée des motifs sur-naturels sans y croire ; une Société d'hommes, à la vertu desquels les motifs sur-naturels ont peut-être donné la première impulsion, avec une Société d'hommes éclairés, qui n'auroient jamais entendu parler de motifs sur-naturels.

Le desir de mériter notre propre estime est un sentiment naturel à l'homme, capable de porter en lui la vertu au plus haut degré ; je le prouverai ; mais ce sentiment est rare, & il est impossible qu'il soit assez actif dans un grand nombre d'hommes quelque éclairés qu'on les suppose. Il ne suffit pas de connoître le bien pour l'estimer ; & il ne suffit, ni de le connoître, ni de l'estimer, pour le pratiquer ; il faut de plus l'*aimer* ; or, pour que cet amour de notre devoir naisse en nous, quel nombre d'idées ne faut-il pas avoir ? Il faut que l'expérience nous ait appris à connoître le néant des biens de ce monde ; car, tant que nous leur serons attachés fortement, nous n'aimeront plus notre devoir dès qu'il se trouvera en concurrence avec eux ; dès qu'il exigera de nous des sacrifices.

Il ne suffit pas d'aimer son devoir en général, ou jusqu'à un certain point, il

faut l'aimer par dessus toutes choses , pour le pratiquer constamment. Ne voyons nous pas des hommes pénétrés de la foi la plus vive , qui aiment le bien , qui desirent de le pratiquer , & qui cependant font souvent le mal ? Si les motifs sur-naturels ne fussent pas , comment le desir isolé de mériter notre propre estime suffiroit-il ? Il est vrai , que ce motif naturel a sur nous , dans la spéculation , un empire , que les motifs sur-naturels n'ont pas toujours ; car ceux-ci , sont , (& il en est de même en un sens du desir d'obtenir l'estime des autres) des motifs extérieurs , qui forcent , qui entraînent notre volonté sans éclairer notre entendement ; l'homme fermement persuadé qu'il y a des peines & des récompenses qui l'attendent dans l'autre monde , entraîné par ce motif , fera son devoir , mais il ne le fera qu'avec une espèce de répugnance , s'il le suppose contraire à son bonheur dans ce monde ; tandis , que le motif naturel dont je parle , qui ne peut agir sur notre esprit , qu'en nous prouvant , que la vertu nous rend heureux dans ce monde , n'a pas cet inconvénient dans la spéculation ; mais d'un autre côté , que ne faut-il pas , pour sentir dans la spéculation , que la vertu rend heureux en effet ; & sur-tout , pour le sentir assez , pour passer de la simple spéculation à la pratique ? La vertu a beaucoup d'admirateurs , mais ceux qui l'admirent , ne la

pratiquent pas toujours. Il faut l'avoir pratiquée souvent, pour en sentir toute la douceur. La pratique de la vertu peut seule nous attacher à elle fortement; il faut donc des motifs puissants & extérieurs, non-seulement pour les hommes en général, mais peut-être même pour chaque homme, ne fut-ce, que pour lui donner la première impulsion. Il est égal, que les motifs qui nous guident, soient, ou sur-naturels, ou naturels, la pratique constante de la vertu nous rendra toujours heureux; il est donc évident selon moi, que le bonheur quand ces motifs se trouvent réunis, quand ils agissent de concert, doit être suprême.

Une des opinions les plus nuisibles à la Morale, est celle que les demi-lumières nous donnent de la *non-liberté* de notre volonté; & sur-tout les conséquences fausses, sous tous les rapports, qu'on en déduit.

Quand même nous serions aussi nécessités à agir, que le prétendent quelques Ecrivains; quand même nous serions toujours entraînés, ce qui est faux, par notre organisation; ou bien, par l'impression immédiate des objets extérieurs, ce qui est également faux; encore ne seroit-il pas conséquent de refuser notre estime à l'homme, qui pratique le bien; de justifier le Scélérat; de dire, comme a dit un Allemand,
nommé

nommé *Wekerlin*, dans une déclamation contre la peine de mort (c) que les *méchants* ne sont que de mauvais *Calculateurs*, tandis que nous méprisons les fots, & faisons cas des hommes de génie; que nous estimons les avantages de la figure, de la naissance, & tant d'autres avantages, qui, de notre aveu, sont indépendants de nous, & sont évidemment plus indépendants de nous, de quelque hypothèse que l'on parte, que n'est indépendante de nous, la faculté de faire le bien & le mal.

Pourquoi, pourroit-on dire à ces Sophistes, n'estimeroit-on pas, même dans votre hypothèse, la vertu autant du moins, que les talens ?

Je pourrois me borner à cette réflexion; mais comme des Auteurs respectables semblent croire, que l'opinion de notre liberté est en quelque sorte dépendante des vérités surnaturelles, qu'il me paroît dangereux de regarder comme la base de la Morale; on me pardonnera, j'espère, si je m'arrête ici un moment, pour traiter cette matière plus à fond.

(c) La Censure de Vienne a été si charmée de cette déclamation, que non contente d'avoir permis qu'on l'imprimât dans une espèce de Gazette, qui est lue par la plus basse classe de la Société, elle a même employé, quelques moyens indirects, pour empêcher la publication d'une réfutation, qui en a été faite dans le temps, & dont j'étois, sans qu'elle s'en doutât, l'Auteur.

Qu'on me permette de le dire, c'est uniquement faute d'idées nettes, que nous croyons ne pas être libres; il nous arrive à l'égard de la liberté, ce qui arrive souvent, quand on commence à appercevoir d'une manière un peu plus distincte, un objet, dont on n'avoit eu jusques-là qu'une idée confuse; toujours pressés de juger, toujours portés à passer d'une extrémité à l'autre, dès qu'un commencement de lumière nous fait sentir, qu'une chose, pour laquelle nous avions du respect, n'est pas absolument, ce que nous imaginions confusément qu'elle étoit, où qu'elle devoit être, nous passons de l'aveugle respect, que nous éprouvions pour elle, souvent à un sentiment opposé non moins aveugle; nous sommes aussi loin, & ordinairement plus loin de la vérité alors, que nous en avons été éloignés auparavant.

Une exacte analyse peut seule rendre à chaque chose sa vraie valeur.

Je nomme volonté, l'acte même par lequel notre esprit se détermine, l'acte par lequel nous choisissons.

Où il n'y a pas de choix, il n'y a pas de volonté; il faut donc, que plusieurs causes agissent sur nous, pour qu'il y ait une volonté. Quand une cause unique agit sur nous, nous cédon's machinalement; notre action alors, est involontaire.

J'appelle liberté, la faculté de faire ce

que l'on veut. Dès que nous sommes poussés à l'action par une cause unique, il n'y a pas de volonté & par conséquent pas de liberté; une telle action ne peut pas nous être imputée. Il y a plus, pour qu'une action puisse nous être imputée parfaitement, il faut que notre volonté même soit libre; or, elle l'est souvent, & c'est par où nous différons essentiellement des bêtes & les uns des autres. Il y a des volontés actives & des volontés passives.

Une action est libre, ai-je dit, quand elle est volontaire; d'après cette définition, la volonté elle-même est libre, quand elle est produite à son tour par une, ou plusieurs autres volontés antérieures.

Toute volonté est un effet de quelques opérations de l'Esprit; or, toutes les opérations de notre esprit, peuvent être, ou volontaires ou involontaires; plus il entre dans la composition d'une volonté, d'idées, d'opérations, en un mot de causes volontaires, plus elle est libre; il y a des gradations sans nombre depuis l'instinct, jusqu'à l'acte le plus libre de l'intelligence humaine. Les Bêtes, sinon toutes, du moins quelques espèces, ont de la volonté, mais leur volonté n'est pas libre; la volonté d'un homme, qui est en délire, n'est pas libre; la volonté des Enfants n'est pas libre; quand le premier mouvement nous fait agir, notre volonté n'est pas absolument libre;

aussi n'impute-t-on pas dans tous ces cas également; on n'impute, sur-tout, que les actions préméditées; cependant on punit, & on a raison, même les premiers mouvements.

C'est la connoissance, ou pour mieux dire la *conscience de nous-mêmes*, qu'on nomme si bien en Allemand, (*Das Bewußtsein*) qui transforme l'animal en homme; qui change l'instinct en raison; qui d'un Etre passif, nous rend un Etre actif. Il est vrai, qu'en remontant toujours des effets aux causes, il faudra bien en venir à des premières volontés; qui, précisément parce qu'elles sont premières, ne peuvent pas avoir été produites par d'autres volontés, & par conséquent ne peuvent pas être libres. Il est très-vrai, que tout est enchaînement de causes & d'effets; il faut bien que cela soit, tout effet doit avoir une cause. Il est vrai, que nous commençons par être passifs, & que ce n'est, qu'après avoir été des Etres purement passifs, que nous devenons actifs; il n'y a que l'Etre des Etres, qui puisse être actif par lui-même; ainsi, soit dit par parenthèse, la préscience en Dieu est une chose fort simple; mais en conclurez-vous, que nous ne sommes pas libres? Direz-vous que nos volontés actuelles ne peuvent pas être libres, c'est-à-dire, volontaires, parce que nos premières volontés, par la nature de la chose, ne l'ont pas été? C'est, à peu-près, comme

si l'on disoit, que nous ne pouvons pas marcher à présent, parce que nous n'avons pas sçu marcher en naissant.

Ne trouvez-vous pas simple, puisqu'il y a des actions libres, des actions produites par des volontés libres, & d'autres actions qui ne sont pas libres; qu'on nous impute les unes & qu'on ne nous impute pas les autres; & que, parmi celles qu'on impute, on impute les unes plus que les autres? Ne trouvez-vous pas simple, puisque les motifs qu'on nous propose produisent leur effet, qu'on récompense & qu'on punisse; qu'on estime & qu'on méprise? Cela n'est raisonnable, que parce que les motifs agissent sur notre volontés; s'ils n'agissoient pas sur elle; si nos volontés & les motifs se combinoient fortuitement; c'est-à-dire, si nos volontés pouvoient naître d'elles-mêmes; si elles étoient des effets sans cause; c'est alors que l'imputation, l'estime & le mépris seroient absurdes: c'est alors que les peines & les récompenses seroient injustes.

La Volonté & la Liberté de l'homme ne sont pas des mystères; c'est la possibilité de la volonté & de la liberté en Dieu, qui est un mystère pour nous: car la volonté & la liberté, telles, que nous les concevons, sont des attributs d'une Intelligence bornée.

Que l'on suppose que toutes nos idées nous viennent par les sens, ou que l'on nous

supposé des idées innées ; que l'on nous accorde, ou nous refuse la spiritualité de l'ame, c'est toujours la même chose ; il faut toujours que le principe, qui agit en nous, reçoive la première impulsion d'une cause quelconque étrangère à lui ; tout doit être enchaînement de causes & d'effets. Cependant, si tout est enchaînement de causes & d'effets, l'acte le plus libre, me direz-vous, n'est à l'acte le plus machinal, que ce que le mouvement le plus composé, est à l'égard du mouvement le plus simple ; & les opérations de notre esprit, qui produisent la volonté, ne sont donc qu'une espèce d'équilibre ; j'en conviens avec vous, il y a des ressemblances dans la nature entre des choses où l'on ne s'attend pas d'en trouver, mais c'est précisément cette manière d'être, qui rend la liberté & l'imputation possibles. (d.) Le Peuple ignore les causes, mais les effets sont souvent tels qu'il les juge ; le Sophiste ne connoît pas toujours mieux les causes, & déraisonne sur

(d.) Si l'on m'objecte, que tout cela s'accorde très-bien avec la justice humaine, mais que cela ne se combine pas également bien avec la justice divine (objection, soit dit en passant, qui prouve, que les vérités surnaturelles n'ajoutent pas à l'opinion que nous avons de la liberté) je répondrai, qu'il est assez simple, que nous ne puissions pas tout expliquer ; que notre ignorance n'est pas une raison pour douter ; & qu'il me suffit à moi de voir clairement, que les peines & les récompenses dans l'autre monde seroient injustes manifeste.

les effets. Il est faux, que nous ne puissions pas résister à nos passions; faux, qu'une fatalité aveugle nous entraîne: faux, que nous ne puissions pas rompre notre destinée: si on pouvoit nous la prédire, nous la romprions, ou du moins nous pourrions presque toujours la rompre; nous sommes donc libres.

Vous voudriez pour nous croire libres que nos volontés fussent des effets sans causes, ce qui est impossible, car tout doit avoir un commencement, hors la cause première; mais quand même nos volontés seroient des effets sans causes, dites-moi, qu'y-gagneriez-vous? Nos volontés, si elles étoient des effets sans causes, par là même, ne seroient plus libres, puisqu'une volonté n'est

ment, si tout n'étoit pas enchaînement de causes & d'effets; c'est-à-dire, si nos volontés n'étoient pas nécessairement dépendantes des motifs.

Il faut remarquer ici, qu'en disant que les motifs agissent nécessairement sur nous; cela ne veut pas dire, que les motifs nous entraînent nécessairement; mais que chaque motif, qu'on nous propose, en se combinant nécessairement avec les autres idées, que nous avons déjà dans *l'Esprit*, modifie nécessairement l'effet que celles-ci produisent sur nos volontés; or, chaque volonté étant un effet nécessaire de notre manière de considérer les choses dans le moment où nous nous déterminons, il est clair, que chaque motif influe nécessairement, plus ou moins, sur notre manière d'agir; & c'est ce qui rend raison des peines & des récompenses, dont la crainte & l'espérance arrête, ou anime les uns, tandis que sur d'autres leur effet est presque nul.

libre, d'après la définition que j'ai donnée, que lors qu'elle est l'effet d'une volonté antérieure; vous me répondrez, que ma définition n'est pas bonne; mais, si vous ne la trouvez pas bonne, ayez la bonté de m'en donner une autre; formez-vous une idée, si vous pouvez, comment il faudroit que nos volontés naquissent en nous, pour que selon vous, nous fussions libres; & pour que vous vous sentissiez plus disposé à avoir de l'estime pour la vertu & du mépris pour le vice? Vous semble-t-il qu'une volonté, dont vous ne pourriez pas assigner la cause, ou qui n'en auroit pas, pourroit nous être plus justement imputée, qu'une volonté telle que je vous l'ai expliquée? Mais, je vous le demande, quel rapport y a t-il donc entre *l'Imputation* & l'avantage d'être un *Effet* sans *Cause*?

Pour soutenir que nous ne sommes pas libres, il faudroit pouvoir dire, ou du moins pouvoir se faire une idée confuse, comment il faudroit, que nous fussions, pour être libres; car une chose, dont on ne peut pas se faire d'idée du tout, qui ne peut pas se *penfer* est absurde de l'aveu de tous les Philosophes; or, je vous défie, de vous représenter dans votre Esprit, une manière d'être libre, possible ou non, différente de notre manière d'être libres & qui s'accorderoit mieux, ou même seulement aussi bien, avec les idées, que nous avons de justice, d'imputation, de

peines & de récompenses , de vertu & de vice. Il est donc évident que nous sommes libres : car une chose , à laquelle on ne peut faire que des objections dont on ne peut pas se former d'idées , c'est-à-dire , à laquelle on ne peut faire que des objections absurdes , est évidente.

J'ai peut-être quelques excuses à faire au Lecteur de m'être laissé entraîner , par l'importance de la question , un peu loin de mon sujet : j'y reviens.

Je crois avoir prouvé , qu'il ne faut pas établir la Doctrine du bien & du mal sur des vérités surnaturelles. (e.)

La dernière objection & la plus importante , que je fais à Mr. *Weishaupt* , est rela-

(e.) Je ne puis pas m'empêcher de faire ici une remarque , c'est , que les Philosophes Allemands me semblent injustes envers les *Athées*. L'Athéisme est un système désolant , mais je ne fais pas , s'il est aussi dangereux que l'est celui des *Déistes* , qui nient la révélation ; il me semble moins dangereux 1°. parce qu'il est moins séduisant ; un homme porté à la vertu ne se laissera pas aisément entraîner à l'Athéisme ; mais on l'entraînera au Déisme. 2°. parce que si l'on entend par *Athées* , ceux qui nient sérieusement l'existence d'une Première Cause Intelligente , le nombre des *Athées* est non-seulement fort petit , mais parce qu'il est peut-être même aisé de détruire ce genre d'*Athées* totalement en les éclairant ; & si l'on nomme *Athées* , tous ceux , qui doutent , plus ou moins , de l'existence d'une telle Cause , leur nombre est plus grand ; mais dans ce sens l'Athéisme n'exclut pas la Foi , car on peut croire toute proposition , dont la proposition contraire n'est pas évidente ,

tive à la passion du bien public, qu'il veut inspirer à ses Disciples. Cette passion mérite d'être considérée avec attention.

Je suis aussi persuadé qu'il l'est lui-même, que le desir du bien-être universel des hommes peut devenir en nous une passion ; je crois même que cette passion est moins difficile à allumer, qu'on pourroit le penser.

(voyez l'Ouvrage Allemand déjà cité, Chap. II.) ainsi on peut être *Athée*, dans ce sens, & très-bon Chrétien en même temps ; d'ailleurs quand même on ne seroit pas Croyant, ce qui seroit peut-être une inconséquence, un homme qui doute n'est pas ordinairement un homme dangereux ; il ne monte pas sur les toits pour prêcher son système à qui veut, ou ne veut pas l'entendre ; il n'est ni fanatique ni intolérant ; mais un D^éiste, si l'on entend par là un homme, qui ne doute pas, qui est fermement persuadé que sa seule raison suffit, pour lui prouver l'existence d'un Dieu, & qu'il peut se passer avec elle de toute révélation, (or c'est ce qu'il faut entendre par D^éiste en opposition avec *Athée*, si l'on entend par *Athée*, comme je le suppose, tout homme qui doute) un D^éiste, dans ce sens, sera probablement & fanatique & intolérant ; & en effet l'expérience nous prouve, que c'est là le rôle que jouent la plupart des D^éistes dont je parle. Ce sont des hommes pénétrés d'une si profonde vénération pour leur raison, qu'il n'y a rien qu'ils ne fassent pour faire adopter leurs systèmes exclusivement à tout autre ; ils savent tout ces gens là ; ils ont des plans pour tout, & c'est sur-tout à eux que nous avons l'obligation de tant d'innovations spéculatives & pratiques, si propres à nous replonger dans une barbarie pire, que celle, contre laquelle ils se plaisent à faire tant de vaines déclamations.

Elle est la plus belle de toutes les passions humaines, quand elle est éclairée; mais comme elle l'est rarement, elle est aussi la plus dangereuse; elle est une ramification du Fanatisme.

L'Auteur de la Religion a mieux connu l'esprit humain que tous les Fondateurs de Sociétés Secretes; ce n'est pas la passion du bien général qu'il cherche à nous inspirer, c'est celle de notre devoir; celle-ci ne peut jamais dégénérer. Que chacun regarde devant soi; ne lèze les droits de personne, & ne s'inquiète pas de ce que font les autres. C'est dans cette vue, qu'il nous prêche le détachement absolu de tous les biens de la terre, & qu'il nous dit, que notre regne n'est pas de ce monde; cette maxime, qui paroît folie à la sagesse humaine, prouve la plus profonde connoissance de l'homme. Pour ne jamais lézer les droits de nos semblables, il ne faut pas tenir aux biens de la terre; il ne faut pas tenir aux biens de la terre pour être heureux soi-même dans ce monde, tout est vanité. La Philosophie ne nous l'apprend-elle pas elle même? Mais en nous dictant ce renoncement parfait; en nous détachant de tout, elle nous fournit rarement des motifs suffisants pour remplir dans tous les cas notre devoir avec ardeur; & ces motifs, la Religion nous les présente. Qu'on ne me dise pas, que cette maxime n'est bonne, que pour peupler les couvents & les déserts, &

qu'elle prive les Sociétés de l'activité qui leur est nécessaire. Quoi ! des hommes animés de la passion de leur devoir ; ne sauront-ils pas distinguer les conseils , des préceptes ? Négligeront-ils des affaires intimement unies à leur devoir ? Manqueront-ils d'activité ? S'ils sont guidés par la passion de leur devoir, ils feront donc ce qu'ils doivent, & par conséquent tout ce qu'il faut. Refuseront-ils le secours de leurs lumières à ceux qui auront recours à eux ? Ils ne se mêleront certainement pas d'affaires qui ne les regardent pas, à moins d'y être autorisés, par ceux, qui ont le droit de conduire ces affaires ; mais c'est précisément cette activité déplacée, cette manie de nous étendre hors de notre sphère, de nous croire des personnages importants, pour maintenir ou rétablir l'ordre dans la Société civile, qui est un des plus grands maux dont la Société humaine puisse être affligée ; un mal , une passion dangereuse , à laquelle l'Auteur de la Religion a voulu opposer une barrière.

L'Auteur du Christianisme a sagement distingué les conseils, des préceptes ; ceux-ci sont obligatoires ; ceux-là sont méritoires ; il suffit pour se sauver, d'avoir accompli la Loi, d'avoir obéi aux préceptes. Des Théologiens & des Philosophes , séduits peut-être par les disputes puériles de l'Ecole sur les actions indifférentes, ont cru faire des merveilles, de nous prêcher une Mo-

rale plus austère; ils ne se sont pas aperçus du mal qu'ils produisoient en enseignant aux hommes, que nous sommes obligés en conscience, de faire ce qui nous semble le plus parfait.

Cette doctrine embrouille les idées; elle déränge la gradation de nos obligations & de nos bonnes œuvres; c'est elle qui a produit la bigotterie & la superstition, elle mène ouvertement au fanatisme.

Qu'on y réfléchisse un moment, & l'on verra qu'il ne peut en résulter que des conséquences, ou absurdes, ou facheuses, c'est-à-dire, nuisibles à ces mêmes vertus, que l'on voudroit rendre plus communes. Si nous sommes obligés de faire ce qui nous semble le plus parfait, il faut en conclure, ou bien, que Décius étoit obligé de se dévouer à sa patrie; ou bien qu'il étoit un fou; cependant l'une & l'autre de ces conclusions seroit évidemment fausse. L'action de Décius étoit un acte de vertu; ne pas la considérer comme tel, seroit une manière de voir, aussi nuisible que fausse; mais Décius n'étoit assurément pas obligé de se dévouer à sa Patrie; le prétendre, seroit une absurdité décourageante. Comment, disent quelques Docteurs, on n'est donc pas obligé d'être vertueux? Oui & non, selon le sens dans lequel vous prenez ce terme. Si vous entendez par vertu, l'accomplissement de vos obligations, soit parfaites, soit imparfaites, (& je

conviens, que vous pouvez prendre le terme *Vertu* dans ce sens, car il faut quelquefois beaucoup de vertu pour faire son devoir) la vertu est sans doute un devoir; mais si vous entendez par vertu, des œuvres de surérogation, telles que l'action de Décus, elle n'en est pas un.

Il me paroît qu'il faudroit, ou faire moins d'usage du terme *parfait* que n'en font quelques Philosophes, ou y attacher un sens plus précis, quand ils nous disent, que le desir de nous perfectionner nous est naturel; qu'il est en nous un besoin. Quand ensuite, non contents de ces assertions, qui ne sont pas bien nettes, ils vont jusqu'à prétendre, que nous sommes *obligés* de nous perfectionner; ils jettent, sans le vouloir, les fondemens d'un système fort pernicieux; car, une fois pénétrés de la maxime que nous sommes *obligés* de nous perfectionner, ne ferons nous pas portés à croire, que nous devons aussi travailler à la perfection des autres? Ne ferons-nous pas bien prêts dès lors, si c'est là le principe unique qui dirige notre Morale, de sacrifier quelques-uns des avantages de nos semblables, à d'autres avantages plus importants pour eux à nos yeux; p. e. leur physique à leur moral, leur corps à leur ame; & ne finirons-nous pas, à l'exemple de la fausse Théologie, par nous croire obligés d'établir des inquisitions, & de propager nos opinions, le fer & le feu à

la main ? Il y a peu de systêmes absurdes dans le fait , qui ne soient appuyés sur des raisonnemens conséquents ; une légère erreur dans le principe , suffit , pour produire des systêmes monstrueux , & souvent ceux , qui débitent le moins d'absurdités , ne sont que les moins conséquents ; c'est à l'incohérence de leurs idées qu'ils doivent la sagesse apparente de leurs opinions.

La légèreté nous fait adopter des principes , & cette même légèreté , jointe souvent à un défaut de courage , non moins naturel à l'homme , nous arrête en chemin , ne nous permet pas de pousser les conséquences , qui résulteroient nécessairement de nos principes , jusqu'à leur dernier période , & cependant c'est à ce dernier période qu'il faut arriver , pour voir les choses telles qu'elles sont , ou pour sentir , qu'il faut rétrograder.

Je vais faire ici quelques réflexions , qui du premier coup d'œil ne semblent pas tenir à mon sujet , mais on verra qu'elles y tiennent de fort près.

Quand l'homme est parvenu à un certain degré de civilisation ou d'instruction , son cœur a besoin d'être remué & son esprit a besoin d'être occupé ; il est donc assez simple , quand une fois la connoissance du bien & du mal a enflammé notre cœur pour le bien , & lui a donné de l'aversion pour le mal ; que notre esprit soit plus frappé des défauts des autres hommes , qu'il ne l'est des

siens propres; que nous desirions bien plus de les corriger, que de nous corriger nous mêmes; que l'oïiveté nous fasse faire des projets d'arranger toutes les choses de ce monde à notre manière; que nous voulions être de petits réformateurs. Si l'on joint à cette disposition naturelle de l'esprit une Morale, qui nous prêche, que nous devons nous occuper des autres, que nous devons être entièrement livrés au bien général, que plus nous travaillons pour lui, plus nous sommes parfaits; il est clair que bientôt la confusion sera parfaite. L'Auteur de la Religion a senti le danger de ce penchant, & a connu les moyens de lui prescrire des bornes. Plus nous sommes attachés au Monde, plus nous en faisons cas, & plus notre desir de nous mêler des affaires des autres augmentera; il veut donc que nous nous occupions du Ciel. Cette leçon, utile sous ce point de vue, est encore en elle-même de la plus haute sagesse, parce qu'elle est en même temps, comme je l'ai déjà dit, une maxime bien sûre pour nous rendre heureux nous-mêmes, chacun en particulier, dans ce monde.

Pour ne pas nous occuper des autres il est utile, puisque notre esprit a besoin d'idées, & notre cœur de sentiments, que nous ayons des occupations au-dedans de nous mêmes qui fatisfassent notre cœur. Ne seroit-ce pas, entre autres, par cette raison, que la
Religion

Religion nous recommande avec tant de soin la Dévotion & toutes les pratiques de piété ? Je ne parle pas du culte extérieur ; du moment que la foi & l'espérance sont nécessaires, celui-ci nous est nécessaire pour nous donner l'un à l'autre des témoignages de notre foi & de nos espérances, & nous animer par là réciproquement à la vertu ; je parle du culte interne ; il est d'abord nécessaire en lui-même, pour nourrir en nous l'amour de Dieu, qui est incontestablement le plus sublime ressort, qui puisse guider l'homme ; en effet, quel ressort peut être comparé à l'idée, je ne dis pas d'un Dieu, qui punit & récompense, mais d'un Dieu, qui lit dans notre ame, qui approuve ou désapprouve chacune de nos démarches les plus secrètes, & qui seul nous rend justice, quand l'univers entier nous abandonne ou nous persécute. Il est utile, parce qu'en touchant notre cœur & en occupant notre esprit, il nous procure un bonheur d'autant plus assuré, qu'il est indépendant des autres. Il est utile enfin sous le rapport dont je parle, parce que la Dévotion, quand elle est éclairée, en nous rendant heureux, en nous occupant au-dedans de nous-mêmes, est un préservatif contre ce penchant déréglé, produit par l'oïveté, de juger les autres & de nous intriguer sans nécessité dans les affaires de ce monde. Je n'ignore pas, qu'il y a beaucoup de faux dévots,

auxquels la Dévotion même sert de prétexte pour intriguer : mais c'est moins à la Dévotion , qu'à leurs principes de Morale qu'il faut s'en prendre. La Dévotion rend heureux , j'en appelle à l'expérience ; pourquoi , quand même on le pourroit , en priveroit-on les hommes uniquement parce qu'on en peut abuser quelquefois ? Qu'on éclaire la Morale , ou plutôt qu'on ne la corrompe pas , & la Dévotion presque toujours utile , ne fera jamais ou bien rarement nuisible.

Je parle de la Dévotion , comme l'on voit , non en Chrétien , mais comme pourroit en parler un incrédule ; & je crois avoir prouvé par là à tout homme qui réfléchit , que les résultats , auxquels l'homme conséquent parvient en Morale , sont toujours les mêmes , que cet homme soit croyant , ou qu'il soit incrédule. (Voyez la note (ff.) de l'Ouvrage cité.)

C'est une erreur de croire , que les hommes puissent être guidés par un motif unique , car il n'y a pas même un seul homme dans le monde , qu'un motif unique conduise ; ce sont toujours des combinaisons de motifs qui nous font agir ; il ne faut donc détruire ni affaiblir aucun motif , soit positif soit négatif , qui peut être utile plus souvent qu'il ne peut être nuisible. Il est rare de trouver un homme , sur qui le desir d'obtenir l'Estime de ses pareils n'ait aucun

empire ; rare d'en trouver , sur qui des motifs supérieurs à celui-là n'en aient aucun ; très-rare , qu'il n'entre aucun mélange de vertu dans la composition du caractère d'un homme que le désir de la gloire fait agir ; s'il n'entre aucun mélange de vertu dans la composition d'un caractère glorieux , l'homme , qui seroit doué d'un tel caractère , ne seroit pas un homme sûr ; mais , soit dit par parenthèse , je n'aime pas du tout de voir analyser sans nécessité les actions particulières ; de les entendre déprimer , mettre plus bas qu'elles ne sont. Un homme a fait une belle action : tout de suite cent voix s'élèvent pour nous prouver que c'est la vanité , tout au plus le désir de la gloire seule , qui l'a fait agir ; eh bien , soit , quel mal y a-t-il ? La gloire par elle-même est un beau motif ; elle ne dégénère , que quand elle nous porte à lui sacrifier notre devoir ; mais qui vous dit , que tel homme , qui aime la gloire avec passion lui sacrifiera son devoir ? Il ne seroit peut-être pas d'œuvres de surérogation , si la gloire ne l'y déterminoit ; mais il y a loin de là à se permettre une mauvaise action pour se procurer de la gloire. Ne supposons pas toujours les hommes encore pires qu'ils ne sont. S'il y en a beaucoup , sur-tout aujourd'hui , qui en effet sacrifient leur devoir , soit à la gloire , soit au fanatisme du bien général , la faute en est aux distributeurs de l'estime publique ; aux demi-Savants ; aux Chefs des

Sociétés Secrètes de notre temps , qui loin de nous éclairer , n'ont souvent qu'embrouillé nos idées.

Si l'on enseignoit aux hommes 1°. qu'une action , pour être bonne , doit être conforme à notre devoir , c'est-à-dire ne lézer les droits de personne , 2°. que la bonté en Morale est la base de la beauté , c'est-à-dire , qu'une action ne peut pas être belle , si elle n'est pas en même temps bonne , si elle blesse les droits d'un tiers. 3°. Qu'on nomme belle action , toute action , qui suppose de grands efforts de notre part pour ne pas lézer les droits d'un autre ; ou bien , toute action , qui sans supposer de grands efforts , est au delà des limites de nos obligations. 4°. Qu'une belle action , une action vertueuse est par conséquent quelquefois une action à laquelle nous sommes obligés , quelquefois , une action à laquelle nous ne sommes pas obligés en conscience. 5°. Que toute obligation parfaite est négative ; c'est-à-dire , se borne à ne pas agir , à moins , qu'il n'y ait une convention. Que toute obligation imparfaite est positive , mais qu'il n'y a pas d'obligation , à moins , que le droit de la partie adverse de demander , ne soit plus fort , que n'est fort notre droit de refuser , & que nous sommes toujours les seuls juges de la question , si nous devons accorder ou refuser , agir ou ne pas agir. 6°. Qu'il n'y a plus d'obligation imparfaite , dès qu'il y a égalité de droits , puisque per-

sonne n'est obligé d'aimer les autres plus que soi-même. 7°. Que les obligations parfaites & les obligations imparfaites ne peuvent jamais se trouver en concurrence; mais que les obligations imparfaites & les œuvres de surérogation peuvent se trouver en concurrence. (f.) En un mot, si l'on montrait aux hommes avec évidence, quelle est la juste gradation qu'ils doivent observer en accordant ou refusant leur estime, soit aux actions des autres, soit à leurs propres actions; j'ose

(f.) La raison pourquoi les obligations parfaites ne peuvent jamais se trouver en concurrence avec les obligations imparfaites, c'est-à-dire, pourquoi on ne peut jamais léser les droits de qui que ce soit, même dans la plus légère occasion, dût-il en résulter le plus grand bien; tandis qu'on peut refuser de remplir une obligation imparfaite pour faire une autre chose à laquelle on n'est pas obligé du tout, mais que l'on croit plus utile au public ou à un autre homme, que ne seroit utile le service, que celui, qui s'adresse à nous, voudroit que nous lui rendissions, & que nous serions obligés en conscience de lui rendre sans cette concurrence, c'est que dans le second cas on est toujours juge, & que dans le premier on ne peut jamais l'être; c'est que la première Loi de la Nature est de ne pas attaquer.

Ainsi, p. e. je ne crois pas qu'il puisse être permis dans la règle d'aller induire quelqu'un en erreur, quelque convaincu que l'on seroit, qu'il en résulteroit un très-grand avantage pour lui ou pour d'autres; mais quand quelqu'un, qui n'a pas le droit de nous interroger, nous fait une Question, à laquelle on ne pourroit pas répondre la vérité, sans qu'il en résultât un grand mal; je crois, qu'on est en droit de l'induire en erreur.

C'est la faute, pourquoi est-il indiscret?

prédire, que les hommes bientôt seroient meilleurs qu'ils ne sont. Je ne crois pas cependant, avec quelque évidence qu'une telle doctrine seroit présentée, quelque à la portée qu'elle seroit mise de tous les hommes, que nous pourrions nous passer de motifs supérieurs; non, s'ils ne sont pas même nécessaires à la vertu de tout homme, ils sont consolants pour chaque homme, & ils sont nécessaires aux hommes en général; plus nécessaires, pour leur faire faire leur devoir; pour les retenir dans les justes bornes de ce devoir, que pour les faire aller au delà de leurs obligations; car dans les grandes occasions le desir de l'estime publique peut suffire; mais je crois, qu'une telle doctrine nous approcheroit considérablement du but auquel nous tendons, tandis que le principe de la perfection nous en éloigne. (Voyez l'Ouvrage cité, Chap. V.)

O vous tous qui vous sentez enflammés du desir d'améliorer le sort de vos semblables, je suis loin de blâmer en vous ce sentiment le plus digne de nos éloges, mais pour les mériter, commencez par vous convaincre, que vous n'avez pas de droit; que vous n'êtes pas des Envoyés du Ciel; que vous ne pouvez, en aucun cas, vous livrer à ce desir aux dépens de votre devoir; n'imites pas ces mauvais Chrétiens, que vous méprisez avec raison, qui croient se racheter de leurs crimes par des jeûnes, des abstinences, des

austérités , dont les rigueurs mêmes flattent leur orgueil ; mettez d'abord la main sur votre conscience , si vous ne vous sentez pas la force de tout sacrifier plutôt que de violer le dernier des droits du dernier des hommes , défiez vous de vous-mêmes , il est à craindre que vous ne vous fassiez illusion , & que , ce que vous prenez pour amour du bien , ne soit en vous qu'amour de la gloire.

Ne commencez pas par où , tout au plus , il pourroit être permis de finir. Celui , qui se presse d'agir , est ordinairement un homme guidé par des vues particulières.

Ne vous laissez pas séduire par l'attrait du mystère ; il est toujours dangereux & rarement nécessaire à celui , qui ne veut que le bien.

Si vous voulez former des Sociétés Secrètes , formez-en , mais bornez-vous à rechercher , dans le silence de vos Cabinets , ce qu'il faudroit enseigner aux hommes , pour les rendre heureux ; travaillez de concert dans cette vue ; réunissez vos forces pour faire cette découverte , & quand vous l'aurez faite , bornez vous à répandre la lumière. Croyez-moi , on ne résiste point à l'évidence ; elle fera tomber les armes des mains des méchants ; leur nombre n'est pas le plus grand , les ignorants font le grand nombre ; ceux , qui , sourds à votre voix , persisteront dans le mal , ne prévaudront pas contre ceux ,

que l'évidence aura rangés sous vos étendards. (g.)

Peut-être, l'époque où les vrais principes de la Morale & de la Législation pourront être démontrés aux hommes, avec cette évidence, qui changera la face des choses, n'est-elle pas aussi éloignée de nous qu'on le pense.

Tachons de la rapprocher de nous cette époque; c'est là, croyez-moi, tout ce que nous devons nous permettre, & le moyen le plus sûr, pour ne pas troubler nous-mêmes cet ordre public que nous voudrions rétablir.

(g.) Il y a des Ecrivains, qui nous prêchent l'évidence dans des Ouvrages si peu clairs, qu'ils seroient tout propres à nous en dégouter. Je ne voudrois pas qu'on pût me faire le même reproche; ainsi, j'avertis le Lecteur, qu'en disant qu'on ne résiste point à l'évidence, ce n'est point du genre d'évidence, qui se trouve peut-être quelque fois dans mes Ecrits, que je parle; ce genre d'évidence, ne suffit, que pour convaincre ceux, dont l'esprit n'est point préoccupé, qui cherchent la vérité de bonne Foi.

Or, il en faut une d'un autre genre; il en faut une, pour mettre au pied du mur ceux, qui sont de mauvaise foi, & qui préserve de leurs Sophismes les Esprits foibles. Il faut pour cela des moyens, que nous n'avons pas encore, mais que nous aurons, j'ose l'espérer, un jour.

21 JU 58

F I N.